
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 09

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

22 septembre 1997

Ginette Laurin: La danse mène le bal

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 22 septembre 1997

Le Devoir • p. B1 • 1351 mots

Ginette Laurin: La danse mène le bal

Par l'omniprésence du mouvement dansé, les créations de la chorégraphe mettent le spectateur en contact avec un univers impalpable mais réel

Martin, Andrée

Depuis le début des années 70, Ginette Laurin habite le paysage chorégraphique québécois. D'abord interprète talentueuse, avant de devenir chorégraphe, elle a fait de sa danse un moyen d'expression privilégié où l'être humain dans sa totalité, corps, âme et sensibilité, demeure au coeur de toutes les questions chorégraphiques. À travers ses créations, elle cherche constamment à repousser les limites physiques du corps, tout en exploitant son plein potentiel expressif.

Le rayonnement du travail chorégraphique de Ginette Laurin dans le monde ne fait aucun doute. Reconnue de Londres à Singapour, de Tokyo à Rio de Janeiro, elle demeure, au même titre que ses homologues de la création chorégraphique contemporaine québécoise, Marie Chouinard, Jean-Pierre Perreault et Édouard Lock, l'une des figures emblématiques de la danse d'ici. En symbole de l'énergie, de la détermination et de la complexité des habitants du nouveau monde, le travail de cette artiste tient à la fois à sa personnalité et à son plaisir, quasi ontologique, d'être et de rester en contact avec la danse.

Malgré les exigences toujours grandissantes du métier, le manque

Grenier, Jacques

Avec plus de 25 créations en 15 ans, Ginette Laurin confirme son désir de travailler avec la matière et de se confronter, plus qu'une fois tous les deux ans comme c'est le cas pour plusieurs chorégraphes, aux aléas de la création et à l'angoissant abîme qui l'accompagne.

systematique de moyens à la mesure de son imaginaire, Ginette Laurin possède, comme nombre d'interprètes et de créateurs en danse, cette espèce de feu sacré, de désir profondément ancré de vivre en contact permanent avec son corps et celui des autres. *«Pendant tout le temps que j'étais interprète, ce qui me retenait à la danse était quelque chose de très physique. J'avais besoin de bouger, et j'ai d'ailleurs encore beaucoup de plaisir à m'entraîner. C'est un plaisir qui est proche de ce que ressentent les athlètes. C'est un besoin purement physique. Avec la chorégraphie, j'ai la chance d'avoir une créativité qui déborde sur un métier.»*

Interprète dans les années 70 et au début des années 80, elle est aujourd'hui une chorégraphe pour qui les aspects physique, sensitif, onirique et dans une certaine mesure théâtral, dominant ses spectacles. Son travail, tout en énergie et en vitesse, sait cependant être plein de finesse et aborder des thématiques à la

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19970922-LE-042

fois intimes et universelles. *«Dans mes chorégraphies, je ne travaille pas avec la forme. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il y a entre deux mouvements, tout ce qui relève de l'énergie. L'émotion aussi a une place importante. Il n'y a pas de suite logique dans la compréhension d'une histoire, et ce n'est pas narratif. Pour moi, ce qui demeure essentiel, c'est que les gens ressentent quelque chose face à la proposition chorégraphique. En général, j'installe un climat assez clair qui va durer une heure, peut-être plus.»* Malgré leur intensité et leur physicalité, *Don Quichotte*, *Chagall*, *La Chambre blanche* et *Déluge* ne sont pas des oeuvres-chocs mais des pièces qui vous prennent par la main, vous portent au plaisir et à la réflexion, en vous donnant la possibilité de voir un instant le monde selon une perspective plus intuitive que cartésienne.

Par l'omniprésence du mouvement dansé inévitablement signifiant, les créations de Ginette Laurin possèdent cette capacité de mettre le spectateur en contact avec un univers impalpable mais réel, où un certain nombre d'interrogations humaines, innommables et existentielles, s'installent en filigrane.

Vu sous l'angle de la reconnaissance et de l'appréciation de l'oeuvre par le spectateur, la position de Ginette Laurin semble drôlement enviable, et quelque part, elle l'est. Chez elle, l'affirmation côtoie le doute, la passion chevauche la raison, et la liberté d'être et de s'exprimer demeure une condition *sine qua non* à sa pleine réalisation. Mais être chorégraphe signifie aussi ne pas avoir droit à l'erreur.

Par la nature même de son travail, puis les budgets et structures de production

comme de diffusion inhérents à toute nouvelle oeuvre, le créateur en danse fait face à une obligation, celle de mener à terme un spectacle dont la qualité devra dépasser, sinon égaler celle de la création précédente. Bien sûr, la situation du chorégraphe n'a pas encore atteint celle, paroxysmique, du cinéaste, mais sa marge de manoeuvre demeure extrêmement mince. *«On ne peut pas faire quelque chose de totalement différent et de nouveau chaque fois. Probablement qu'un créateur a fondamentalement une seule chose à dire. Et pourquoi un chorégraphe ne pourrait-il pas faire cinq ou dix fois le même type de pièce? Si on prend les peintres: ils ont leur période bleue, leur période mauve, rouge, etc. Je pense que ce serait malhonnête pour un créateur d'essayer d'être complètement différent à chaque création.»*

Mais c'est un fait, le créateur en danse doit toujours être plus qu'hier et moins que demain. On lui demande sans cesse de nous étonner, de nous présenter quelque chose de neuf dans un enrobage soigné et inédit. Si ce n'est pas le cas, son avenir est soudainement menacé. Et cela s'applique aussi à quelqu'un d'établi comme Ginette Laurin. Chaque pièce est évaluée individuellement et on parlera très vite - trop vite peut-être - de plafonnement et d'épuisement créatif. *«On utilise ce terme plus rapidement pour les cinéastes et les artistes de la scène. Mais en art visuel, c'est une notion acceptée, un artiste a sa signature.»* La question du renouvellement créatif en art a toujours été un sujet de débats.

La plupart des artistes, du milieu des arts de la scène comme de celui des arts visuels, du cinéma et de la vidéo, revendiquent depuis longtemps le droit

à la recherche, au tâtonnement, au processus et à l'évolution normale d'un être humain et de son potentiel créatif. *«Il y a des étapes dans la vie d'un créateur. Mais pour franchir ces étapes, il faut produire beaucoup. Je trouve que, dans l'ensemble, les chorégraphes ne pratiquent pas assez leur métier. C'est pour cette raison que j'aime beaucoup créer des pièces pour d'autres compagnies, parce que j'ai besoin de pratiquer. Je ne dis pas que chaque fois je vais me renouveler, mais si j'étais un écrivain, je serais toujours en train d'écrire.»* Avec plus de 25 créations en 15 ans, Ginette Laurin confirme là son désir de travailler avec la matière et de se confronter, plus qu'une fois tous les deux ans - comme c'est le cas pour plusieurs chorégraphes -, aux aléas de la création et à l'angoissant abîme qui l'accompagne.

Toutefois, elles sont loin, les années 70 qu'a connues Ginette Laurin. Une période où les improvisations chorégraphiques dans la rue et les rassemblements plus ou moins organisés dans les studios, le temps de présenter un travail en cours ou une courte pièce, étaient monnaie courante. Des manifestations qui permettaient à un nombre important de créateurs de se mesurer au public sans mettre systématiquement leur tête sous la guillotine. Aujourd'hui, l'art chorégraphique est devenu un marché, et il ne reste plus vraiment de place pour la recherche au sens littéral du terme.

«L'art chorégraphique est très éphémère. Il ne reste rien après une représentation, et dans un certain sens, ça ne vaut rien. C'est quelque chose qui ne peut pas prendre de valeur. Ça a son charme aussi. J'aime que la danse soit éphémère. Ça demeure différent chaque

fois, parce que les interprètes ne dansent jamais de la même façon, et ça, c'est quelque chose de précieux. Mais ce n'est pas quelque chose qui se monnaie dans notre société très penchée sur l'économie en ce moment. On veut toujours le spectacle qui va être très tape-à-l'oeil, qui va fonctionner, que tout le monde va aimer et qui va pouvoir se vendre partout dans le monde.»

Pour l'instant, Ginette Laurin n'a pas à s'inquiéter. Depuis la création du très aérien *Chagall*, à la demande du Musée des beaux-arts de Montréal en 1989, ses succès n'ont cessé de se multiplier, faisant d'elle une chorégraphe appréciée du public un peu partout sur la planète.

Avec *En Dedans*, une oeuvre créée l'été dernier à l'invitation du Festival Tanzwerkstatt Europa de Munich, la commande d'une pièce pour les danseurs des Grands Ballets canadiens l'hiver prochain, et la présentation en première mondiale au Festival international de nouvelle danse de *La Bête*, une oeuvre éclatée et fougueuse, taillée à la pièce pour les dix danseurs de sa compagnie, la chorégraphe n'a pas fini d'explorer et d'éprouver les coins sombres de l'âme et du corps.

LES CHEMINS ARTISTIQUES DU CORPS

Ginette Laurin a toujours eu envie de bouger. Petite, par la gymnastique, elle se découvre un goût pour le risque corporel et les vertiges du mouvement. Plus tard, la musique et la danse lui font entrevoir les chemins artistiques du corps. Malgré le désert chorégraphique que constitue le Québec du début des années 70, Ginette Laurin entreprend une carrière comme interprète auprès du Groupe Nouvel Air, l'une des très rares

compagnies québécoises de danse contemporaine à cette époque. Elle acquiert là une réputation enviable au sein de la communauté montréalaise de la danse. Grandement appréciée par des chorégraphes comme Édouard Lock, Françoise Sullivan et Paul-André Fortier, elle s'oriente tout de même vers la création, une voie difficile où il y avait beaucoup à faire à Montréal.

«Être interprète, c'est être un peu créateur, et le fait de devenir chorégraphe a été pour moi une évolution normale dans mon travail. La première pièce que j'ai créée, c'était une idée de Robert Racine et moi; j'avais conçu la chorégraphie. J'ai toujours vu l'échange entre l'interprète et le créateur un peu de cette manière. À cette époque, j'étais l'outil du chorégraphe, mais en même temps, j'ai eu la chance de travailler avec des chorégraphes qui m'ont laissé de la place.» Après quelques créations au début des années 80, notamment *La Stupéfiante Alex* à l'Espace Libre en 1983, puis *Études I* (avec tables et chaises) présentée à Tangente en décembre de la même année, Ginette Laurin fonde sa compagnie en 1984. Avec *O Vertigo*, dont le nom est aujourd'hui synonyme d'excellence, elle entreprend dès 1985 une carrière internationale.

Depuis les débuts de son aventure avec la danse, Ginette Laurin a non seulement mis au monde trois fils, mais aussi un nombre important de créations, dont *Up the Wall*, *Don Quichotte* et *Chagall*. *«Chagall a été une étape importante dans la dimension physique et aérienne de mon travail. La transposition des intentions d'un peintre en chorégraphie a été pour moi une belle découverte.»* Tandis qu'avec

Chagall, elle affirme définitivement son penchant pour le travail en duo, cristallisé à travers un jeu toujours renouvelé de portées et de chutes, avec *La Chambre blanche* et *Déluge*, on voit naître chez la chorégraphe un goût pour une ambiance dramatique forte et l'exploration de grandes thématiques humaines. Après 17 ans d'existence et plusieurs prix, dont le prix Jean A. Chalmers de chorégraphie en 1986 et le Grand Prix du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal en 1993, *O Vertigo* compte dix danseurs virtuoses qui, comme bien des compagnies contemporaines, influencent grandement le processus créatif.

Une influence qui transparaît particulièrement dans *La Bête*, son dernier spectacle, où des personnages étranges sont au centre d'une grande fresque, baroque dans sa dynamique et victorienne dans son esthétique.